clameur aiguë, mêlée de sanglots, de cris d'enfants, de supplications, sortit de toutes les maisons de Bethléem. Le massacre ordonné par Hérode commençait.

Balthazar précipita sa marche. Aux premières lueurs de l'aube, il s'abritait en un étroit vallon, parmi les rochers. Et jusqu'au soir, il berça Jésus avec une complainte de nourrice chantée à voix basse, la chanson de sa pauvre terre natale. Une nuée d'oiseaux vint se poser sur les buissons d'alentour, les ailes frémissantes, et, quand la voix de l'homme s'arrêtait, ils reprenaient le refrain et chantaient de tout leur cœur.

Les exilés repartirent au crépuscule. L'étoile brillait toujours au ciel et leur montrait la voie.

Par d'affreuses solitudes où ne paraissait aucun être vivant, ils atteignirent, au milieu de la troisième nuit, la région de la mer Morte. Du haut d'une falaise, ils virent se balancer, lentes et lourdes, les vagues du lac maudit.

Et bientôt, du fond des eaux noires, surgit une vision merveilleuse et terrible. D'immenses éclairs rasaient les ondes, jetaient sur la mer une nappe sanglante, tandis que de l'abîme montait une ville hérissée de tours, une ville toute flamboyante, dont les remparts crénelés semblaient de fer rouge, où les palais et les temples, rompus par la foudre, s'écroulaient au creux d'une insondable fournaise. Des torrents de lave ruisselaient de toutes parts, inondaient les rues, tournaient autour des places peuplées de dieux infâmes, entraînaient silencieusement au gouffre de la mer tragique Sodome impénitente.

La vision dura jusqu'à l'aurore. Jésus, souriant, reposait sur les genoux de Balthazar.

Et, dès ce jour, à mesure que les voyageurs s'éloignaient de Jérusalem, la nature, émue, les saluait au passage. Mille prestiges amusaient le mage d'Afrique. Parfois aussi les choses humaines, disparues depuis des années sans nombre, se réveillaient au bord du sentier foulé par le pied de l'âne, les morts revenaient un instant de l'autre monde et les plus augustes figures du passé biblique soulevaient la pierre de leur sépulcre. Un charme de résurrection cheminait avec Jésus; sous les pas de la petite caravane s'épanouissaient des fleurs dont le parfum et la beauté enchantaient la mélancolie des plaines, la désolation des montagnes.

Près d'Hébron, la ville la plus vieille de toute la terre, la famille séjourna dans la caverne où sont ensevelis Abraham, Isaac et Jacob, Sarah, Rebecca et Lia. Une nuit, Balthazar vit l'ombre du grand patriarche se pencher, avec une tendresse d'aïeul, sur le lit de feuillage où sommeillait le dernier né de sa race.

Toujours guidés par l'étoile, les fugitifs parvinrent au Sinaï et, parmi les roches formidables de la montagne sainte, dans l'incendie des éclairs, ils aperçurent un fantôme dont le front portait deux jets de lumière, tandis qu'éclatait sur les plateaux et dans les gorges le chant d'une foule humaine, le cri d'adoration d'un peuple invisible. Plus loin, dans la vallée aride du rocher frappé jadis par Moïse, jaillit de nouveau, pour les désaltérer, l'eau très pure. D'étape en étape, après bien des mois, ils s'arrêtaient, un soir, en vue d'une mer d'améthyste, sur une plage sablonneuse que caressaient des flots paisibles. Tout à coup, au moment des plus épaisses ténèbres, une chevauchée de spectres vint s'abattre sur le rivage. Ils volaient d'un élan furieux, courbés sur leurs coursiers, vers l'Orient. Mais alors la mer se gonfla, monta telle qu'une muraille vivante et, sous l'écroulement des lames rugissantes, fut engloutie l'armée fantastique. Puis les flots apaisés rendirent leurs carcasses à la plaine de sable, où les exilés attendaient l'heure d'entrer en Egypte.

Déjà le mage pouvait s'entretenir avec ses amis en langage palestinien. Il soutenait les premiers pas de l'Enfant, cueillait pour lui aux arbres du désert les fruits les plus imprévus, pêchait dans l'eau glacée des torrents des poissons exquis, découvrait aux trous des rochers les rayons de miel, attirait d'un geste les biches et

les chèvres sauvages dont le lait nourrissait ses hôtes.

Souvent, à l'ombre d'un bouquet d'oliviers, dans la paix de midi, ou, le soir, autour du feu allumé en pleine campagne, il leur contait les misères de sa vie, l'immortelle souffrance de son peuple, les massacres et les famines, les prodiges enfantins de ses sorciers et de ses prêtres, le deuil de son cœur chaque fois qu'il songeait au voyage de ses morts, au delà de la tombe, à travers une contrée farouche, privée de soleil et de fleurs. Alors une plainte douloureuse, toujours la même, tombait de ses lèvres:

— Si nous avions un Dieu pour nous aimer et nous consoler! Nos dieux sont si faibles, si petits et si pauvres!

Il n'osait pas achever sa pensée, avouer son secret. Il rêvait de conduire la Sainte Famille jusqu'à ses frères noirs, plus loin que les steppes et les monts, les forêts ténébreuses, les fleuves et les lacs vastes comme la mer. Et là-bas, l'Enfant serait le roi, serait le Dieu, la consolation, l'espérance et l'amour!

L'étoile mystérieuse semblait la complice de Balthazar. Maintenant elle changeait de route et s'inclinait vers les profondeurs de l'Egypte.

Ils franchirent le Nil sur une barque gouvernée par des rameurs hiératiques, et le fleuve aux ondes d'émeraude fit fleurir autour d'eux un parterre flottant de bleus lotus.

En face de la caravane, aux extrémités de l'horizon, se dressaient trois tentes de pierre, toutes blanches, colossales hôtelleries mortuaires des pharaons antiques, et sur leurs cimes semblait reposer la coupole du ciel, que le soleil couchant rayait de lames d'or. Au pied de la première pyramide, le grand sphinx de basalte, accroupi, regardait de ses yeux éternellement immobiles le désert muet où, de loin en loin, d'autres visions sépulcrales se dessinaient vaguement, revêtues par le crépuscule d'une brume de tristesse.

Un amas de sable, accumulé par le simoun, permit à Marie de gravir jusqu'au sphinx; elle s'assit, tenant son fils sur son giron, appuyée au poitrail du dieu. Le nègre alluma une poignée de ronces desséchées, afin d'éloigner les chacals et les hyènes. Joseph, enveloppé de son manteau, se coucha près de son bâton. L'âne vaguait à petits pas, goûtant à quelques maigres chardons. Dans le silence funèbre de la nature, le mage veillait, songeant à des choses très douces, et contemplait Jésus endormi entre les griffes du monstre.

*

Plus d'une année encore, les exilés de Bethléem parcoururent lentement, aux bords du Nil, les campagnes florissantes, les nécropoles et les cités de l'Egypte.

Chaque jour, comme Jésus passait, quelque rare accident frappait de stupeur ou de joie le bon Balthazar. De longues files d'hirondelles, d'ibis ou de colombes, parties de la mer Rouge, de Lybie ou d'Ethiopie, tournaient en cercles immenses dans le bleu velouté du ciel ou formaient une grande croix chantante qui s'évanouissait en un rayon de soleil. Des poissons aux figures inconnues sortaient, au fil de l'eau verdâtre, leurs têtes bizarres, regardaient curieusement les pèlerins, sautaient en agitant leurs nageoires comme des ailes, faisaient reluire leurs écailles comme une parure de pierreries. Parfois, une troupe de crocodiles qui se chauffait dans le sable brûlant ou se tenait à l'ombre fraîche des sycomores, au bruit lointain du sabot de l'âne, s'enfuyait, éperdue, avec des glapissements d'épouvante, plongeait au Nil et, sur l'autre rive, reprenait sa course. Parfois, d'un tombeau royal perdu en un repli de la vallée, sortait un gémissement qui semblait monter des entrailles de la terre, le cri lugubre de l'âme morte implorant le pardon ou la miséricorde. Un jour, sur les degrés d'un temple en ruines, les voyageurs rencontrèrent une momie que ses porteurs avaient confiée à la garde de deux sphinx de porphyre. La triste dépouille, secouée par un frisson terrible, ouvrit les yeux et se raidit com-

me pour se lever. L'Enfant tendit vers elle sa petite main, et le mort prit aussitôt la rigidité de son rêve.

La famille errante séjournait depuis quelques semaines dans la sainte Memphis. Balthazar promenait par la ville le roi à venir de sa race et prenait plaisir à visiter les dieux de bronze ou de granit. Sérapis, Osiris, Isis, Anubis, les dieux à tête de chien, d'épervier, de serpent ou de chat, qui, à l'approche de Jésus, chancelaient comme troublés par l'ivresse, détachaient de leurs hanches les bras et les mains et battaient l'air désespérément. Un soir, les deux amis suivirent une grande foule de peuple jusqu'à l'entrée du Serapeum. Le mage haussa sur son épaule l'Enfant, afin qu'il pût voir le rite suprême de l'Egypte, la descente du boeuf Apis au sarcophage. Au milieu du noir souterrain, entre la double rangée de sépulcres éclairée de flambeau de cire, la théorie des prêtres en robes blanches, coiffés de mitres blanches, traînait la pâle momie aux grandes cornes recourbées. Ils chantaient en pleurant la mort de Sérapis, puis, au moment de soulever le dieu jusqu'au bord de son dernier asile, ils entonnèrent l'hymne solennel de sa résurrection. Mais alors la momie se cabra, les cornes hautes, comme ressuscitée, et retomba en poussière sur le front des prêtres; de chacun des sarcophages, tabernacles silencieux scellés depuis tant de siècles, sortit un long mugissement. Au loin, les Anubis répondirent par un aboiement plaintif; un grand coup de vent éteignit les flambeaux; le peuple, saisi par le vertige de la peur, se rua follement dans les ténèbres.

La caravane reprit son pèlerinage sur les rives du Nil. Souvent elle traversait quelque pauvre village habité par des noirs, que le mage africain embrassait avec des larmes de joie. Aux plus vieux il disait en secret des choses mystérieuses. On voyait alors quelques jeunes gens s'élançant à grandes enjambées vers les contrées d'Ethiopie. Balthazar se croyait très heureux. Il vantait à Jésus la simplicité et la douceur de ses frères, les séductions du désert, les teintes diaprées de l'aurore, le lit de pourpre où s'abîme le soleil couchant, la beauté mélancolique des nuits. Son rêve grandissait, se rapprochait de lui à chaque halte de la route.

On arriva en vue des ruines de Thèbes. Le roi noir venait le premier, tenant son sceptre de roseau, puis, assis sur le " fils de l'ânesse ", entre Marie et Joseph, le jeune Rédempteur. Aux deux côtés de l'avenue royale, les six cents sphinx attendaient, revêtus de feuillage. Les dalles de la voie étaient jonchées de lotus, d'hyacinthes et d'anémones. Une fourmilière d'enfants et d'adolescents, sveltes statues d'ébène, sortit des temples, des palais effondrés, bondissant par-dessus les obélisques brisés; ils élevaient des branches de palmier et, dans le tumulte désordonné des tambourins, criaient autour de Jésus un hosanna barbare. Le mage, ravi en béatitude, pleurait et riait.

La Sainte Famille campa sous un portique d'Ammon, le dieu à tête de bélier. Quand la nuit fut venue, les enfants allumèrent de grands feux dans les décombres de Thèbes. Peu à peu, un silence sacré descendit sur la ville, sur le fleuve et le désert. A minuit, Balthazar sentit trembler la terre. Il se redressa tout effaré. Sur le parvis d'Ammon, Jésus, debout, seul, les bras en croix, le visage baigné d'une lumière divine, sa blonde chevelure couronnée d'une auréole de feu, contemplait avec amour la postérité noire d'Adam, les déshérités qui sommeillaient à ses pieds. Puis il se tourna vers le mage agenouillé et le bénit. Quand Balthazar releva la tête, l'Enfant avait disparu. Une pluie d'étoiles traçait au ciel un sillage étincelant, entraînée par l'étoile de Bethléem, qui, rebroussant chemin, tombait vers la Palestine.

Le roi nègre ceignit ses reins et, sur l'heure, s'enfonça dans les solitudes de la Thébaïde. Il retournait à son royaume de misère avec une allégresse religieuse, car il rapportait en son cœur le Dieu futur du genre humain.

EMILE GEBHART.